

ÉDITORIAL

Concevoir des tâches scolaires puis accompagner les élèves dans la réalisation de ces tâches est l'une des facettes du métier d'enseignant. Quelle démarche mettre en place pour qu'un élève entre dans la lecture d'une œuvre ? Comment aider les élèves à progresser dans l'écriture d'un texte ou à présenter un exposé oral ?

Dans toutes ces situations, l'enseignant – comme l'élève – a besoin d'outils. C'est une notion ambiguë que cet *outil* sur lequel s'interroge ce numéro de la revue *Recherches* en ouvrant les trousseaux, les cartables, les tiroirs, les armoires, en regardant les tableaux, les murs de la classe, les écrans, en explorant les espaces virtuels, pour examiner les outils, ouvrages, matériaux, instruments que convoquent les tâches scolaires¹.

Le terme peut désigner à la fois une modalité de travail et un objet d'apprentissage. Il peut être un média qui va permettre la mise en place d'une démarche didactique : ainsi le TBI ou la plateforme d'enseignement à distance sont des supports censés faciliter la gestion de la classe ou du groupe. Ils permettront la présentation de la tâche conçue par l'enseignant ou offriront des modalités de travail permettant un échange efficace et fécond. Utiliser des outils, c'est aussi, dans le cadre d'une didactique de l'écriture, transplanter en milieu scolaire des outils élaborés ailleurs, comme la carte mentale ; ou s'emparer des potentialités du web social pour faire écrire des étudiants en Français Langue Étrangère. Faire entrer dans la classe un plan de travail, des affiches, tel manuel plutôt qu'un autre c'est également donner à voir des choix pédagogiques.

Les outils peuvent devenir aussi des objets de travail et d'apprentissage au sein de la classe et constituer la tâche elle-même. Par exemple, le carnet de lecteur permet à l'élève de mieux s'approprier sa lecture, d'engager, par son utilisation même, le débat ou de rendre compte d'une expérience littéraire. Ces outils-dispositifs sont loin d'être figés, reflets de la réflexion quotidienne de l'enseignant face à sa classe.

Ce numéro se trouve à la croisée de deux anciennes livraisons de la revue : le n° 27, *Dispositifs d'apprentissage*, qui était centré sur ces outils didactiques et le

1. En 2000, la revue *Repères* n° 22 avait déjà consacré un numéro passionnant aux « outils d'enseignement du français ».

n° 44, *L'ordinateur en classe de français*, qui ne s'intéressait qu'à un outil spécifique. Ce choix affirme notre volonté de mettre les technologies numériques à leur place, celle d'outils parmi d'autres. Il sera donc question d'une multitude d'objets dans ce numéro. Certains de ces outils sont bien sûr d'un usage très banal, et cependant ne l'ont pas toujours été : en son temps, l'invention de la plume Sergent-Major, venue se substituer à la plume d'oie, a sans nul doute modifié considérablement le travail des maîtres et l'enseignement de l'écriture, de nouveau chamboulé, plus tard, par l'introduction de la pointe Bic. Aujourd'hui, ce petit matériel scolaire du quotidien, répertorié sur les listes de rentrée et débordant des rayons des grandes surfaces à la fin de l'été, vaut-il qu'on s'y intéresse ? Oui, parce que son absence peut devenir un obstacle sérieux aux apprentissages. Oui, parce que c'est en l'utilisant de manière différenciée que les élèves affinent leurs représentations des disciplines.

Pourtant les discours médiatiques font plus que la part belle à l'informatique dont l'entrée en classe, parfois violente, souvent financée par de gros moyens et décidée par des acteurs extérieurs à l'école, questionne l'enseignant qui se trouve dans une position complexe : les enjeux économiques n'effacent pas les intérêts pédagogiques de ces technologies, même si trop souvent on pose pour acquise l'égalité entre nouvelles technologies et innovation pédagogique. Or un outil technopédagogique de pointe comme le TBI (Tableau Blanc Interactif) peut faire merveille pour dispenser... un cours magistral ; l'interactivité constitutive de son appellation, et revendiquée par ceux qui en font commerce, est à construire.

Des années après l'installation des premières salles pupitres, l'équipement en matériel informatique et numérique, tributaire des sources de financements locaux (région, département ou commune), continue d'être le marqueur d'une fracture entre les établissements, le premier degré faisant figure de parent pauvre. Comment l'école peut-elle, dans ces conditions, accompagner ce qui semble être un changement soci(ét)al profond ?

Il reste que ces nouveaux outils, bien souvent, réactivent chez l'enseignant le plaisir et l'envie de créer. Ils ouvrent des possibles, rendent la vie plus simple, la conduite de la classe moins lourde, autorisent l'espoir qu'ils rendront les apprentissages moins ardu. Découvrant une salle-pupitre flambant neuve, l'enseignant peut penser que tel ou tel élève, libéré du geste graphique, entrera plus facilement dans l'écriture. D'autant plus facilement, croit-on, que nés avec Internet, ils manient avec une certaine dextérité toutes les fonctionnalités des blogs, réseaux sociaux ou logiciels. Or cet usage personnel n'est pas forcément identique, transférable et transféré de la maison à la classe. Le B2i évalue pourtant, à différents moments de la scolarité, ces compétences sollicitées, mais pas nécessairement enseignées.

Aucun outil n'est magique, aucun n'est par essence innovant. Mais les outils qui laissent place à l'inventivité de l'enseignant, ceux qu'il peut s'appropriier, modeler, transformer sont ceux qui ont le plus de chance de voir leur usage se pérenniser dans la classe. Combien d'outils clés en main conçus pour une révolution pédagogique, combien de fichiers prêts à l'usage, de blocs KML, combien de manuels innovants terminent leur vie au fond d'une armoire ? À moins qu'un enseignant, réfléchissant à la conception d'une tâche scolaire, ne se les réapproprie, ne les détourne et ne leur rende vie.